

À la recherche de l'homme invisible

Quelques détours pour voir du vrai monde

Alain Poirier

Number 66, March 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42541ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, A. (1992). À la recherche de l'homme invisible : quelques détours pour voir du vrai monde. *Liaison*, (66), 38–39.

Quelques détours pour voir du vrai monde

par Alain Poirier

L'homme le plus visible du cinéma franco-ontarien s'allume une autre cigarette. Robert Dickson (que l'ONF nous a présenté dans *Le Rêve de...*, *Figolages*, *CANO*, notes sur une expérience collective, *Les mots dits*, *L'Amour à Pékin*) est en visite chez son ami et collègue poète, Patrice Desbiens. Depuis trois ans déjà, l'auteur de **L'Homme invisible/Invisible Man**, habite à Québec, une ville qu'il décrit comme un *no man's land* à moitié ville à moitié campagne. Loin de son Ontario natal, il est plus facile à Desbiens d'écrire au sujet de Sudbury et de Timmins.

À la fin d'une longue journée, Simone Abou-chard rentre à la maison où quelques amis, venus fêter son anniversaire de naissance, l'attendent. Un bref moment de répit avant que ne reprenne le rythme effréné du travail et des réunions. Pas une minute à perdre, l'Ontario, terre d'adoption, doit être conquise.

Adulé, mais toujours modeste, Louis Tanguay chausse ses skis et dévale, non sans difficulté, une colline enneigée, encadré de ces majestueux pins

typiques du Moyen-Nord de l'Ontario. Ces grands espaces sont à peine à la mesure des ambitions de notre héros.

Bernard Marcil, le fils du bijoutier, contemple lui aussi un grand espace vide. Où sont donc les organismes franco-ontariens qui devaient louer le quatrième étage de l'édifice qu'il vient de faire construire au cœur de Vanier? Scandale, cet homme qui se devait d'être invisible a osé croire au succès. Pis encore, il a gagné le pari et roule sur l'or, malgré l'absence des locataires. Ajoutez à ces hommes et femmes somme toute assez visibles un Camille Perron qui pète l'écran, une Huguette Burroughs qui sait très bien où elle va merci, un Daniel Saint-Jean saint martyr de Sault Sainte-Marie, un François-X. Chamberland à cheval sur la frontière du Québec, un Bernard Assiniwi pour qui les frontières n'existent pas, et vous aurez un bon aperçu de la plus récente série de films documentaires que nous offre l'Office national du film.

Coproduit avec les Productions Aquila et la participation de TVOntario et de Téléfilm Canada, *À la recherche de l'homme invi-*

sible nous présente douze portraits de gens d'ici. Ils s'inscrivent dans la foulée de *Vingt ans express* et *Transit 30/50*, deux autres séries de documentaires coproduites par l'ONF et TVO.

Comme tout smorgasbord qui se respecte, *À la recherche de l'homme invisible* compte des hauts et des bas. Si quelques épisodes valent le détour comme dirait Michelin, d'autres sont plutôt insipides et certains encore sont à éviter. Mais avant d'en dire plus, je dois me confesser d'avoir abordé le visionnement des films avec un parti pris bien arrêté. En partie à cause de mes jours à l'ONF, je suis de la vieille école du documentaire. J'aime les films qui laissent la parole aux protagonistes, avec un minimum de scénarisation. Parce que le cinéma tend à désincarner les personnes qu'il nous présente, le risque, en les affublant de trop d'artifices, est de les banaliser et même de les rendre ridicules. Les meilleurs moments d'un documentaire restent encore ces scènes intimes où une personne se livre à la caméra témoin. Dès que le naturel est chassé par une mise en scène trop élaborée, la magie du



Daniel Saint-Jean,
sujet du film *La Fêlure*.
Photo : ONF

cinéma documentaire se perd et les propos des protagonistes se voient taxés d'une prétention souvent agaçante. Plus que tout autre réalisateur, Claude Grenier se prend à ce piège dans *Denise et le loup*. En faisant «acter», pour les besoins de son scénario, Denise Jaiko et Basile Dorion, il crée des moments d'une lourdeur interminable. Qui plus est, les personnes qu'il cherche à nous présenter deviennent tellement typées qu'elles perdent à nos yeux tout intérêt. Leurs propos, sur la langue et la survie culturelle, deviennent vite pamphlétaires, répétitifs et prévisibles. La scène la plus mémorable de ce film survient lorsque Jaiko nous parle directement et que le réalisateur a la bonne idée de laisser tourner la caméra.

À l'opposé, la grande révélation de la série est Marie Cadieux. En plus d'agir comme chercheuse pour plusieurs films, elle signe une première réalisation avec *Franchir la nuit*, un portrait prenant de Huguette Burroughs. Non sans failles (on souhaiterait parfois que Cadieux aille juste un peu plus loin dans l'exploration de son sujet), cette oeuvre se compare avantageusement au *Fils du bijoutier* et à *Acheter la boulangerie*, respectivement réalisés par deux vieux routiers du cinéma, Jacques Ménard et Roger Lord. Cadieux vient même à la rescousse d'un autre vieux routier en apportant un degré de sobriété et de crédibilité au portrait trop chargé que Guy Bénard fait de Daniel Saint-Jean dans



La Fêlure. Particulièrement dérangeant, ce post-mortem des trop célèbres événements de Sault Ste-Marie, résiste assez bien aux convulsions sémiologiques que Bénard nous propose grâce à la présence à l'écran de Cadieux. Dommage que Bénard n'ait pas repris cette approche dans *Akki* au sujet de Bernard Assiniwi ou dans *Le Noeud* qui nous présente Linda Simard.

En plus d'être présent (lire invisible) au début de chacun des épisodes, Patrice Desbiens est le sujet d'un portrait réalisé par un autre réalisateur connu, Valmont Jobin. Son défi dans ce film est de taille : amener ce poète à nous dire plus que ce que nous connaissons déjà par son oeuvre. Dans *Mon pays...*, la caméra de Jobin accompagne Desbiens et Robert Dickson à la taverne du coin et sur la scène du P'tit Champlain à Québec. Bien que ce portrait ne soit pas sans intérêt – il contient par exemple quelques échanges valables entre les deux poètes –, je suis resté sur mon appétit. J'aurais souhaité que Jobin risque un peu plus en cherchant à percer la quasi-mythologie

dont Desbiens sait si bien s'envelopper. Qu'aurait fait Jacques Ménard ou Fadel Saleh en pareilles circonstances? Une plus grande distance (émotive) entre le réalisateur et l'artiste aurait-elle produit des résultats plus probants, plus critiques?

À l'instar de *Denise et le loup*, plusieurs épisodes de la série *À la recherche de l'Homme invisible* sont à mon sens linéaires et prévisibles : axés presque exclusivement sur des questions de langue et de survie, ils manquent de perspective et les personnes qu'ils cherchent à nous présenter deviennent plaquées et sans intérêt. C'est en particulier le cas de *Aller simple* et de *Notre place au soleil*.

Par ailleurs, les épisodes que j'ai trouvés les plus intéressants sont ceux qui nous présentent sans trop de détours du «vrai monde», des personnes multidimensionnelles et ayant des choses à dire. Les épisodes à voir sont *Franchir la Nuit*, *Si Camille m'était conté*, *Acheter la boulangerie* et *Le Fils du bijoutier*.

Marie Cadieux, à droite, s'entretient avec Étienne St-Aubin et Huguette Burroughs pour le film *Franchir la nuit*.

Photo : ONF